

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Les] folies amoureuses [Document électronique] / de Regnard

PROLOGUE SCENE 1

p187

Mlle Beauval, à ses camarades qui sont dans la  
coulisse.  
Oui, je vous le soutiens, messieurs, c' est fort mal  
fait,  
vous n' avez point de conscience.  
C' est tromper, c' est piller le public en effet ;  
c' est voler avec confiance.  
On vient ici dans l' espérance  
d' un divertissement complet.  
Depuis un mois votre affiche promet  
que de l' amour chez vous on verra les folies ;  
en un besoin, je crois que ce sujet  
fourniroit trente comédies ;  
et vous en prétendez donner effrontément  
une en trois actes seulement !  
Fi, fi, c' est une extravagance.  
(au public.)  
m' en croirez-vous, messieurs ? Reprenez votre argent  
avant que la pièce commence.

PROLOGUE SCENE 2

p188

M Dancour, Mlle Beauval.  
M Dancour.  
Parbleu, vous vous chargez d' un soin bien obligeant.  
Mlle Beauval.  
Qu' est-ce à dire ?

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

M Dancour.  
Eh ! Mademoiselle,  
de quoi, diantre, vous mêlez-vous ?  
Mlle Beauval.  
Moi, monsieur, de quoi je me mêle ?  
Hé ! Ne devons-nous pas nous intéresser tous  
à faire réussir une pièce nouvelle ?  
M Dancour.  
Vous faites sans doute éclater  
un merveilleux excès de zèle  
pour la réussite de celle  
que nous allons représenter !  
Mlle Beauval.  
Moi, je n' y sais point de finesse ;  
j' avertis qu' elle finira  
une heure au moins plus tôt qu' une autre pièce,  
et que peut-être elle ennuiera.  
M Dancour.  
On ne peut louer davantage ;  
c' est parler comme il faut en faveur d' un ouvrage :

p189

l' auteur vous en remerciera.  
Mlle Beauval.  
L' auteur est mon ami ; je l' estime, je l' aime.  
M Dancour.  
Vous lui prouvez très bien, vraiment !  
Mlle Beauval.  
Sans doute. Je n' en veux pour juge que lui-même ;  
et s' il avoit voulu suivre mon sentiment,  
ou qu' il eût eu moins de paresse...  
M Dancour.  
Hé ! Qu' eût-il fait ?  
Mlle Beauval.  
Il eût, premièrement,  
changé le titre de la pièce,  
qui ne lui convient nullement.  
Il promet trop, il a trop d' étendue ;  
et chacun, sitôt qu' on l' entend,  
porte indifféremment la vue  
sur toute sorte d' accident  
dont peut l' amoureuse manie  
embarrasser l' organe du génie  
le plus sage et le plus prudent.  
M Dancour.  
Mais à qui diantre avez-vous ouï dire  
tous les grands mots que vous répétez là ?  
Mlle Beauval.  
Comment donc, s' il vous plaît ! Que veut dire cela ?

p190

Ma foi, monsieur, je vous admire !  
Il semble aux gens, parcequ' ils savent lire,  
qu' on ne sauroit parler aussi bien qu' eux.  
Vous êtes de plaisants crasseux !

M Dancour.

Mille pardons, mademoiselle ;  
je ne prétends point vous fâcher.  
J' en sais la conséquence, et je ne veux tâcher  
qu' à finir au plus tôt la petite querelle  
qu' assez à contre-temps vous paroissez chercher.

Mlle Beauval.

Qui ? Moi, chercher querelle ! Eh bien, la médisance !  
Parceque naturellement,  
avec simplicité je dis ce que je pense,  
que j' avertis le public bonnement  
qu' une pièce n' a rien du titre qu' on lui donne...

M Dancour.

Oui, vous êtes tout-à-fait bonne !

Mlle Beauval.

Eh bien ! Monsieur, pourquoi me chagriner ?  
Vraiment, je vous trouve admirable !  
On me fait passer pour un diable,  
moi, qui, comme un mouton, suis facile à mener.

M Dancour.

S' il est ainsi, laissez-vous donc conduire ;  
rentrez dans les foyers ; songez à commencer.

Mlle Beauval.

Commencer, moi ! Non, vous aurez beau dire.

p191

M Dancour.

De grace...

Mlle Beauval.

Là-dessus rien ne me peut forcer.

M Dancour.

Mademoiselle ! ...

Mlle Beauval.

Ah ! Oui, vous saurez m' y réduire !

M Dancour.

Quoi ! ...

Mlle Beauval.

Je ne jouerai point, monsieur.

M Dancour.

Mais on dira...

Mlle Beauval.

Mais on dira, monsieur, tout ce que l' on voudra.

M Dancour.

La bonne cervelle !

Mlle Beauval.

Il est drôle !  
J' aurai chaussé ma tête, et l' on me contraindra ?  
Ah ! Vous verrez comme on réussira !  
M Dancour.  
Si...  
Mlle Beauval.  
L' on me contredit ! Mais ce qui m' en console,  
jouera le rôle qui pourra.  
M Dancour.  
Mais si vous ne jouez, la pièce tombera :

p192

et pour ne point jouer un rôle,  
il faut avoir des raisons, s' il vous plaît.  
Mlle Beauval.  
J' en ai, monsieur, une très bonne.  
M Dancour.  
Et c' est...  
Mlle Beauval.  
J' en ai, vous dis-je, et je ne suis point folle.  
Je n' en démordrai point, en un mot comme en cent ;  
votre discours devient lassant ;  
vous me prenez pour une idole ;  
vous croyez me pétrir comme une cire molle ;  
mais vous êtes un innocent,  
et votre éloquence est frivole.  
Vous avez beau parler, prier, être pressant,  
je ne saurois jouer, j' ai perdu la parole.  
M Dancour.  
Il y paroît.

### PROLOGUE SCENE 3

M Dancour, Mlle Beauval, Mlle Desbrosses.  
Mlle Desbrosses.  
Voici bien un autre embarras !  
L' auteur, dans les foyers, se fait tenir à quatre ;  
il ne veut point laisser jouer sa pièce.  
Mlle Beauval.  
Hélas !

p193

Mlle Desbrosses.  
Oui, de quelques raisons qu' on puisse le combattre,  
si l' on veut l' obliger, on ne la jouera pas.  
Mlle Beauval.

On ne la joueroit pas ! Hé ! Pourquoi, je vous prie ?  
L' auteur l' entend fort bien ! Il seroit beau, ma foi,  
que messieurs les auteurs nous donnassent la loi !  
Oh ! Contre sa mutinerie,  
puisqu' il le prend ainsi, je me révolte, moi :  
pour le faire enrager, je prétends qu' on la joue.  
Mlle Desbrosses.

Venez donc lui parler. Tout le monde s' enroue  
pour lui faire entendre raison.

M Dancour.

Mais peut-être en a-t-il quelques unes.

Mlle Beauval.

Lui ? Bon !

Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.

La pièce est sue ; il faut la jouer, vous dit-on.

Appuierez-vous, monsieur, ses raisons ?

M Dancour.

Pourquoi non ?

Vous m' avez déjà fait presque approuver les vôtres.

Mlle Beauval.

Mardienne, monsieur, finissez ;

je n' aime pas qu' on me plaisante.

Avec votre sang froid...

M Dancour.

Que vous êtes charmante,

p194

lorsque vous vous radoucissez !

Mlle Beauval.

Je suis la douceur même ; et je ne me tourmente  
que quand les choses ne vont pas  
selon mes intérêts, ou selon mon attente.

Mais quand on me fâche, en ce cas  
je deviens vive, et je suis pétulante.

M Dancour.

Allez donc employer votre vivacité,  
et déployer votre éloquence,  
pour faire revenir un auteur entêté :  
mais, au moins, point de pétulance.

Mlle Beauval.

Mais d' où vient son entêtement ?

Mlle Desbrosses.

Il dit qu' on prend plaisir à décrier sa pièce ;  
qu' on n' a pour les auteurs aucun ménagement ;  
qu' un si dur procédé le blesse ;  
que l' un blâme son dénouement ;  
que vous, vous condamnez son titre.

Mlle Beauval.

L' auteur ment.

Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle  
d' aller prôner mon sentiment ?

Ce sont bien là mes allures, vraiment !  
M Dancour.  
Pour cela, non ; mademoiselle  
n' en a lâché qu' un mot confidemment,  
et tout-à-l' heure encore, au public seulement.

p195

Mais ce n' est qu' une bagatelle.  
Mlle Beauval.  
Si je l' ai dit, je m' en dédis.  
La pièce est bonne, et je la soutiens telle.  
Diantre soit des censeurs et des donneurs d' avis,  
qui de leurs sots discours m' échauffent les oreilles !  
Puis, je ne sais ce que je dis.  
Le dénouement est bon, le titre est à merveilles :  
car ce qui fait ce dénouement,  
ne sont-ce pas d' agréables folies,  
d' ingénieuses rêveries,  
que fait imaginer l' amour dans le moment  
pour attraper un vieux amant ?  
M Dancour.  
Sans doute.  
Mlle Beauval.  
Eh ! Pourquoi donc est-ce qu' on le critique ?  
Avec raison l' auteur se pique.  
Sur ce pied-là le titre est excellent,  
et le sujet est tout-à-fait galant.  
Cela réussira.  
Mlle Desbrosses.  
Qui vous dit le contraire ?  
Mlle Beauval.  
De sottes gens qui ne peuvent se taire,  
qui font les beaux esprits, les savants connoisseurs.  
M Dancour.  
Laissez parler de tels censeurs.  
On les connoît, on ne les croira guère.

p196

Mlle Beauval.  
C' est fort bien dit.  
Mlle Desbrosses.  
La grande affaire  
est à présent de radoucir l' auteur.  
Mlle Beauval.  
Il ne tiendra pas sa colère.

PROLOGUE SCENE 4

M Dancour, Mlle Beauval, Mlle Desbrosses,  
M Dubocage.  
M Dubocage.  
Tout le monde veut s' en aller.  
Hé ! Commençons de grace ; allez vous habiller.  
De nos débats le public n' a que faire.  
Mlle Beauval.  
Mais est-on d' accord là-derrrière ?  
M Dubocage.  
Oui ; là-dessus, n' ayez point de souci.  
Une personne fort jolie,  
qui paroît beaucoup notre amie,  
et qui l' est de l' auteur aussi,  
dans le moment vient d' arriver ici  
avec nombreuse compagnie :  
ils disent que c' est la folie ;  
et c' est elle en effet. J' ai bien jugé d' abord,  
comme on a mis son nom au titre de la pièce,

p197

qu' au succès elle s' intéresse.  
Mais je vois quelqu' un qui s' empresse  
à venir de sa part pour vous mettre d' accord.

## PROLOGUE SCENE 5

Momus, M Dancour, Mlle Beauval, Mlle Desbrosses,  
M Dubocage.  
Momus.  
Serviteur à la compagnie.  
Des dieux de la mythologie  
vous voyez en moi le bouffon,  
Momus, dieu de la raillerie,  
et, partant de la comédie  
le protecteur et le patron.  
Mlle Beauval.  
Monsieur Momus, point de cérémonie ;  
soyez le bien-venu. Notre profession  
avec la vôtre a quelque ressemblance.  
Gens de même condition  
font entre eux bientôt connoissance.  
Momus.  
Il est vrai, vous avez raison.  
Là-haut je raille et je fais rire ;  
vous faites de même ici-bas :  
les dieux n' échappent point aux traits de ma satire ;  
et les hommes, je crois, quand vous voulez médire,  
ne vous échappent pas.



Je suis ravi qu' enfin nos emplois ordinaires  
mettent du rapport entre nous.

Touchez là ; je suis tout à vous.

Serviteur donc, mes amis et confrères.

M Dancour.

Seigneur Momus, votre divinité  
à notre corps fait une grace entière :  
mais en vous avouant ainsi notre confrère,  
vous nous autorisez à trop de vanité.

Mlle Beauval.

Non, point du tout ; laissez-le faire.

Mais, dites-nous, avec sincérité,  
franchement, là... quelle heureuse aventure  
vous a fait venir dans ces lieux.

En faveur du plus grand des dieux  
venez-vous ménager quelque conquête sûre ?

Au lieu d' être Momus, n' êtes-vous point Mercure ?

Momus.

Oh ! Pour cela, non, par ma foi.

Chacun là-haut a son emploi,  
et nous n' usurpons rien sur les charges des autres.

Nos rôles sont marqués ainsi que sont les vôtres,  
et de n' en point changer on se fait une loi.

Je voudrais bien troquer ma charge avec Mercure :

il est bien plus aisé de servir deux amants  
dans une tendre conjoncture,  
que de faire rire les gens.

Mlle Beauval.

Vous en pouvez parler mieux qu' un autre, peut-être ;

p199

et, sans trop vous flatter, je croi  
que vous êtes un fort grand maître  
et dans l' un et dans l' autre emploi.

Mlle Desbrosses.

Mais enfin quel dessein ici-bas vous attire ?

Momus.

Ne trouvant plus là-haut de sujets de médire  
(car vous savez que depuis quelque temps  
les dieux sont devenus d' assez honnêtes gens,  
et vous n' entendez plus parler de leurs fredaines),  
j' ai résolu, malgré les périls et les peines,  
de venir sourdement m' établir en ces lieux,  
et d' y jouer la comédie.

Mlle Beauval.

Quelle diable de fantaisie !

Momus.

Dans ce dessein capricieux,  
j' amène une troupe choisie.

J' ai pris avec moi la folie,

et son futur époux, monsieur du carnaval,  
de qui je suis un peu rival.  
Chacun de nous doit, suivant son génie,  
se faire un rôle original.  
Je viens donc à Paris pour y lever boutique,  
et pour faire valoir mon talent comme vous.  
Je crois qu' en ce pays (et soit dit entre nous)  
mon humeur vive et satirique  
ne manquera pas de pratique,  
car il n' y manque pas de fous.

p200

Mlle Beauval.  
Comment donc ! Merci de ma vie !  
Vous venez, dites-vous, jouer la comédie !  
Et, pour vous établir, vous choisissez ces lieux !  
Croyez-moi, remontez aux cieux :  
nous ne gagnons pas trop, le temps est malheureux.  
Je ne souffrirai point de concurrents semblables.  
Si vous m' irritez une fois,  
et contre tous les dieux, et contre tous les diables,  
seule, je défendrai mes droits.  
Momus.  
Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.  
Joignons-nous de bonne amitié ;  
nous partagerons par moitié,  
et nous ferons bourse commune :  
sinon, nouveaux comédiens,  
nous irons courir la campagne ;  
et si, malgré tous nos moyens,  
nous dépensons plus qu' on ne gagne,  
nous lèverons un opéra,  
qui peut-être réussira.  
Nous jouerons des pièces nouvelles.  
Nous avons des musiciens  
dont les voix sonores et belles  
ne sont point artificielles,  
et non pas des italiens,  
de qui les voix ne sont ni mâles ni femelles.  
Mlle Beauval.  
J' ai grande opinion de votre habileté :

p201

mais cependant, avant que de finir l' affaire,  
et d' entrer en société,  
encor faut-il bien voir ce que vous savez faire.  
Momus.

Vous pouvez à l'essai juger de nos talents.  
Vous êtes, ce me semble, en peine ;  
et vous auriez besoin de quelque scène,  
de quelques airs vifs et brillants,  
pour allonger votre pièce nouvelle ?

M Dubocage.

Voilà le fait.

Momus.

C' est une bagatelle.

Je ne veux que quelques moments  
pour préparer des divertissements  
dont le public, je crois, pourra se satisfaire.

Nous autres dieux, nous ne saurions mal faire.

Mlle Beauval.

Tout dieux que vous soyez, je soutiens le contraire.

Le public a le goût si délicat, si fin,  
qu' avec tous vos talents, et votre esprit divin,  
ce ne sera pas peu que de pouvoir lui plaire.

Mais quel sujet choisirez-vous enfin ?

Momus.

Je n' en manquerai pas, et j' en fais mon affaire.

Tout-à-l' heure, dans vos foyers,  
j' ai trouvé des sujets pour mille comédies,  
nombre d' originaux de tous arts et métiers,  
dont on peut sur la scène extraire des copies :

p202

un marquis éventé, qui vient avec fracas,  
en bourdonnant un air étaler ses appas :  
une savante à toute outrance,  
qui décide à tort, à travers,  
des auteurs de prose et de vers,  
de l' Andrienne et de Térence :  
un abbé d' égale science,  
qui, dressant son petit collet,  
d' un air présomptueux, et d' un ton de fausset,  
applaudit à son ignorance :  
un tas de ces faux mécontents  
et de la cour et du service,  
qui se plaignent de l' injustice  
qu' on leur fait depuis si long-temps ;  
qui, prenant un autre exercice,  
et méprisant de vains lauriers,  
bornent tous leurs exploits guerriers  
à lorgner dans une coulisse  
quelque belle au tendre regard,  
laquelle aussi n' est pas novice  
à contre-lorgner de sa part.  
Ne sont-ce pas là, je vous prie,  
d' amples sujets de comédie ?  
Mlle Beauval.

Ah ! Tout beau, Monseigneur Momus !  
Avec tous ces gens-là point de plaisanterie.  
Mlle Desbrosses.  
Nous souffririons de votre raillerie.

p203

Momus.  
Je vois ce qui vous tient ; vous aimez les écus :  
je n' en dirai pas davantage.  
Et ce ne sont point eux aussi que j' envisage  
pour servir de matière au divertissement.  
Nous vous donnerons seulement  
quelques chansons et gentilles gambades,  
que, du mieux qu' ils pourront, feront mes camarades ;  
quelque agréable petit rien,  
des amusantes bagatelles,  
qui font souvent de vos pièces nouvelles  
tout le succès et le soutien.  
M Dancour.  
L' imagination mérite qu' on la loue ;  
et la pièce, je crois, s' en trouvera fort bien.  
Mlle Desbrosses.  
Sur ce pied-là, l' auteur voudra bien qu' on la joue.  
Mlle Beauval.  
Commençons donc.

## PROLOGUE SCENE 6

Momus, au parterre.  
Messieurs, vous serez les témoins  
de notre zèle et de nos soins.  
Nous descendons exprès de la céleste voûte,  
pour vous donner quelques plaisirs nouveaux :  
on ne fait pas ce chemin qu' il n' en coûte.

p204

Il seroit bien fâcheux qu' après tant de travaux,  
avec un pied de nez, et n' ayant pu vous plaire,  
on vît rentrer dans la céleste sphère  
une troupe de dieux penauds.  
Je vous fais donc, messieurs, très instante prière  
(la prière d' un dieu n' est pas à rejeter)  
de vouloir à ma troupe accorder grace entière.  
Si favorablement vous daignez l' écouter,  
je vous promets, foi de dieu véridique,  
qui raille assez souvent, mais qui ne ment jamais,

que de ma veine satirique  
vous n' exercerez point les traits.  
C' est beaucoup, dans un temps où chacun, dans sa vie,  
fait pour le moins une folie.  
Adieu, jusqu' au revoir. Surtout, vivons en paix.

## ACTE 1 SCENE 1

p205

Agathe, Lisette.

Lisette.

Lorsqu' en un plein repos chacun encor sommeille,  
quel démon, s' il vous plaît, vous tire par l' oreille,  
et vous fait hasarder de sortir si matin ?

Agathe.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.  
Éraste est de retour.

Lisette.

Éraste ?

Agathe.

D' Italie.

p206

Lisette.

D' où savez-vous cela, madame, je vous prie ?

Agathe.

J' ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ;  
et j' en crois plus mon coeur encore que mes yeux.

Lisette.

Je ne m' étonne plus que votre diligence  
ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.  
Par ma foi, c' est un guide excellent que l' amour !

Agathe.

J' étois à ma fenêtre, en attendant le jour,  
quand quelqu' un est sorti : voyant la porte ouverte,  
j' ai saisi promptement l' occasion offerte,  
tant pour prendre le frais, que pour flatter l' espoir  
qui pourroit attirer éraste pour me voir.

Lisette.

Vous n' avez pas envie, à ce qu' on peut comprendre,  
que le pauvre garçon s' enrhume à vous attendre.

Il arrive le soir ; et vous, au point du jour,  
vous l' attendez ici pour flatter son amour :

c' est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,  
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,

vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

Agathe.

Je me veux affranchir du pouvoir d' un jaloux ;  
j' ai trop long-temps languì sous son cruel empire :  
je lève enfin le masque ; et, quoi qu' il puisse dire,  
je veux, sans nul égard, lui montrer désormais  
comme je prétends vivre, et combien je le hais.

p207

Lisette.

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable !  
Pour moi, j' aimerois mieux cent fois servir le diable.  
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,  
j' aurois quelque repos. Mais, dans mon triste état,  
soir, matin, jour ou nuit, je n' ai ni paix ni trêve :  
si cela dure encore, il faudra que je crève.  
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :  
" fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, descends ;  
" fais bien la guerre à l' oeil ; ferme porte et fenêtre ;  
" avertis, si de loin tu vois quelqu' un paroître. "  
il s' arrête, il s' agite, il court sans savoir où ;  
toute la nuit il rôde ainsi qu' un loup-garou ;  
il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;  
lui, quand il dort d' un oeil, l' autre fait sentinelle ;  
il n' a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,  
brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.  
J' aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,  
que servir plus long-temps un maître de la sorte.

Agathe.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.  
Qu' éraste est différent du portrait que tu fais !  
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,  
nos coeurs se sont trouvés liés de sympathie ;  
et l' amour acheva, par des noeuds plus charmants,  
de nous unir encor par ses engagements.  
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable  
qui depuis quelque temps et me gêne et m' accable,  
je serois fille à prendre un parti violent ;

p208

et, sous un habit d' homme, en chevalier errant,  
pour m' affranchir d' Albert et de ses lois si dures,  
j' irois par le pays chercher des aventures.

Lisette.

Oh ! Sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,  
je vous suis caution que vous en trouverez.  
Agathe.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,  
quand on m' impose un joug à mon humeur contraire.  
J' ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;  
la contrainte où je suis irrite mes desirs.  
Présentement qu' éraste à m' épouser s' apprête,  
mille vivacités me passent par la tête.  
J' ai du coeur, de l' esprit, du sens, de la raison,  
et tu verras dans peu des traits de ma façon.  
Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?  
Lisette.  
Bon ! Votre vieux Cerbère est à la découverte ;  
faut-il le demander ? Il rôde dans les champs :  
il fait toute la nuit sentinelle en dedans,  
et sur le point du jour il va battre l' estrade.  
S' il pouvoit, par bonheur, choir en quelque embuscade,  
et que des égrillards, avec de bons bâtons...  
mais paix ; j' entends du bruit ; quelqu' un vient ;  
écoutons.

## ACTE 1 SCENE 2

p209

Albert, Agathe, Lisette.  
Albert, à part.  
J' ai fait dans mon château, toute la nuit la ronde,  
et dans un plein repos j' ai trouvé tout le monde.  
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,  
j' ai voulu même encor m' assurer des dehors.  
Grace au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,  
en dépit de mes soins, cependant m' inquiète.  
Je vis hier rôder un certain curieux,  
qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.  
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance  
met à chaque moment en défaut ma prudence ;  
et pour laisser Agathe à l' aise respirer,  
je n' ai, par bonté d' ame, encor rien fait murer.  
Ce n' est point par douceur qu' on rend sage les filles ;  
je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,  
et que de bons barreaux, larges comme la main,  
puissent servir d' obstacle à tout effort humain.  
Mais j' entends quelque bruit ; et, dans le crépuscule,  
j' entrevois quelque objet qui marche et qui recule.  
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond.  
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.  
Lisette, bas.  
Je tremble.  
Albert.  
C' est Lisette : Agathe est avec elle.



Agathe.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle ?

Albert.

Oui, oui, c' est moi, c' est moi. Mais à l' heure qu' il est,  
que venez-vous chercher en ce lieu, s' il vous plaît ?

Agathe.

De dormir ce matin n' ayant aucune envie,  
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie  
d' être devant le jour sous ces arbres épais,  
pour voir naître l' aurore et respirer le frais.

Lisette.

Oui.

Albert.

Respirer le frais et voir l' aurore naître,  
tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.  
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

Lisette, à part.

Que ce seroit bien fait !

Albert, à Lisette.

Que dis-tu ?

Lisette.

Pas le mot.

Albert.

Des filles sans intrigues, et qui sont retenues,  
sont, à l' heure qu' il est, dans leur lit étendues,  
dorment tranquillement, et ne vont point sitôt  
prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

Lisette, à Albert.

Et comment, s' il vous plaît, voulez-vous qu' on repose ?

p211

Chez vous, toute la nuit, on n' entend d' autre chose  
qu' aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,  
crier, tousser, cracher, éternuer, courir.

Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,  
un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.

Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,  
qui fait du mal d' autrui son plaisir le plus grand ;  
un lutin, que l' enfer a vomi sur la terre  
pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,  
commence son vacarme, et nous lutine tous.

Albert.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

Lisette.

Vous.

Albert.

Moi ?

Lisette.

Oui, vous. Je croyois que ces brusques manières

venoient de quelque esprit qui vouloit des prières ;  
et, pour mieux m' éclaircir, dans ce fâcheux état,  
si c' étoit ame ou corps qui faisoit ce sabbat,  
je mis, un certain soir, à travers la montée,  
une corde aux deux bouts fortement arrêtée :  
cela fit tout l' effet que j' avois espéré.  
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,  
en personne d' esprit, sans bruit et sans chandelle,  
j' allai dans certain coin me mettre en sentinelle :  
je n' y fus pas long-temps qu' aussitôt patatras !  
Avec un fort grand bruit, voilà l' esprit à bas :

p212

ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées  
lui font avec le nez mesurer les montées.  
Soudain j' entends crier : à l' aide ! Je suis mort !  
à ces cris redoublés, et dont je riois fort,  
j' accours, et je vous vois étendu sur la place,  
avec une apostrophe au milieu de la face ;  
et votre nez cassé me fit voir par écrit  
que vous étiez un corps, et non pas un esprit.  
Albert.  
Ah ! Malheureuse engeance ! Apanage du diable !  
C' est toi qui m' as joué ce tour abominable :  
tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?  
Lisette.  
Non, c' étoit seulement pour attraper l' esprit.  
Albert.  
Je ne sais maintenant qui retient mon courage,  
que de vingt coups de poing au milieu du visage...  
Agathe, le retenant.  
Eh ! Monsieur, doucement.  
Albert, à Agathe.  
Vous pourriez bien ici,  
vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.  
Taisez-vous, s' il vous plaît.  
(à part.)  
pour punir son audace,  
il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.  
(à Lisette.)  
qu' on sorte de ce pas.

p213

Lisette, feignant de pleurer.  
Juste ciel ! Quel arrêt !  
Monsieur...  
Albert.

Non ; dénichons au plus tôt, s' il vous plaît.

Lisette, riant.

Ah ! Par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,  
de croire qu' en quittant votre triste personne  
le moindre déplaisir puisse saisir mon coeur !

Un écolier qui sort d' avec son précepteur ;  
une fille long-temps au célibat liée,  
qui quitte ses parents pour être mariée ;  
un esclave qui sort des mains des mécréants ;  
un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;  
un héritier qui voit un oncle rendre l' ame ;  
un époux, quand il suit le convoi de sa femme ;  
n' ont pas le demi-quart tant de plaisir que j' ai  
en recevant de vous ce bienheureux congé.

Albert.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

Lisette.

C' est le plus grand plaisir que j' aurai de ma vie.

Albert.

Oui ! Puisqu' il est ainsi, je change de desir,  
et je ne prétends pas te donner ce plaisir :  
tu resteras ici pour faire pénitence.

(à Agathe.)

et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

p214

(Agathe rentre en faisant la révérence, Lisette en  
fait autant ; Albert la retient, et continue.)  
demeure, toi ; je veux te parler sans témoins.

### ACTE 1 SCENE 3

Albert, Lisette.

Albert, à part.

Il faut l' amadouer ; j' ai besoin de ses soins.

(haut.)

allons, faisons la paix, vivons d' intelligence ;  
je t' aime dans le fond, et plus que l' on ne pense.

Lisette.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

Albert.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !  
Mais je pardonne tout, et te donne promesses  
que tu ressentiras l' effet de mes largesses,  
si tu veux me servir dans une occasion.

Lisette.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

Albert.

Tu sais depuis long-temps que sur le fait d' Agathe

j' ai, comme on doit avoir, l' ame un peu délicate.  
La donzelle bientôt prendroit le mors aux dents,  
sans la précaution que près d' elle je prends.  
Chez la dame du bourg jusqu' à quinze ans nourrie,  
toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :

p215

cette dame étant morte, un parent me pria  
d' en vouloir prendre soin, et me la confia.  
L' amour, depuis ce temps, s' est glissé dans mon ame,  
et j' ai quelque dessein d' en faire un jour ma femme.

Lisette.

Votre femme ? Fi donc !

Albert.

Qu' entends-tu par ce ton ?

Lisette.

Fi ! Vous dis-je.

Albert.

Comment ?

Lisette.

Eh ! Fi ! Fi ! Vous dit-on.

Vous avez trop d' esprit pour faire une sottise ;  
et j' en appellerois à votre barbe grise.

Albert.

Je n' ai point eu d' enfants de mon hymen passé ;  
et je veux achever ce que j' ai commencé,  
faire des héritiers dont l' heureuse naissance  
de mes collatéraux détruit l' espérance.

Lisette.

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu' il vous plaira,  
jamais postérité de vous ne sortira :  
c' est moi qui vous le dis.

Albert.

Et pourquoi donc ?

Lisette.

Que sais-je ?

p216

Albert.

Qui t' a de deviner donné le privilège ?

Dis donc, parle, réponds.

Lisette.

Mon dieu, je ne dis rien ;  
sans dire la raison, vous la devinez bien.

Je m' entends, il suffit.

Albert.

Ne te mets point en peine.

Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

Lisette.

Ah ! Vous avez raison.

Albert.

Tu sais bien qu' ici-bas  
sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.

Des pièges qu' on me tend mon ame est alarmée.

Je tiens une brebis avec soin enfermée :  
mais des loups ravissants rôdent pour l' enlever.

Contre leur dent cruelle il la faut conserver :

et pour ne craindre rien de leur noire furie,  
je veux de toutes parts fermer la bergerie,  
faire avec soin griller mon château tout autour,  
et ne laisser partout qu' un peu d' entrée au jour.

J' ai besoin de tes soins en cette conjoncture,  
pour faire, à mon desir, attacher la clôture.

Lisette.

Qui ? Moi !

Albert.

Je ne veux pas que cette invention

p217

paroisse être l' effet de ma précaution.

Agathe, avec raison, pourroit être alarmée  
de se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ;  
cela pourroit causer du refroidissement :  
mais, en fille d' esprit, il faut adroitement  
lui dorer la pilule, et lui faire comprendre  
que tout ce qu' on en fait n' est que pour se défendre,  
et que, la nuit passée, un nombre de bandits  
n' a laissé que les murs dans le prochain logis.

Lisette.

Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,  
et bien d' autres encor dont vous usez de même,  
vous faire bien aimer de l' objet de vos vœux ?

Albert.

Ce n' est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

Lisette.

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,  
pour la seconde fois tâter du mariage ;  
plus fou d' être amoureux d' un objet de quinze ans,  
encor plus fou d' oser la griller là-dedans.

Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,  
je compte la valeur de trois extravagances,  
dont la moindre va droit aux petites-maisons.

Albert.

Pour me conduire ainsi j' ai de bonnes raisons.

Lisette.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleste,  
j' ai, jusqu' à présent, eu de la vertu de reste :  
mais si j' avois amant ou mari de ce goût,

ils en auroient, parbleu, sur la tête et partout.  
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,  
je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.  
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :  
le cas est trop vilain, je m' en lave les mains.

Albert.

Sais-tu qu' après avoir employé la prière,  
je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

Lisette.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,  
vous m' entendrez toujours vous dire qu' un jaloux  
est un objet affreux à qui l' on fait la guerre,  
qu' on voudroit de bon coeur voir à cent pieds sous terre ;  
qu' il n' est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,  
et tant d' autres messieurs habitants de l' enfer,  
sont des objets plus beaux, plus charmants, plus  
aimables,  
des bourreaux moins cruels et moins insupportables,  
que certains jaloux, tels qu' on en voit en ce lieu.  
Vous m' entendez. J' ai dit. Je me retire. Adieu.

#### ACTE 1 SCENE 4

Albert, seul.

Pour me trahir ici tout le monde s' emploie :  
on diroit qu' ils n' ont pas tous de plus grande joie.  
Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis,  
malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.  
Je ne laisserai pas, quoi qu' on dise et qu' on glose,  
d' accomplir le dessein que mon coeur se propose.

#### ACTE 1 SCENE 5

Albert, Crispin.

Crispin, à part.

Mon maître, qui m' attend au cabaret prochain,  
m' envoie ici devant pour sonder le terrain.  
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte.

Albert.

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte ?

Crispin.

Bonjour, monsieur.

Albert.

Bonjour.  
Crispin.  
Vous portez-vous bien ?  
Albert.  
Oui.  
En vérité, j' en ai le coeur bien réjoui.  
Albert.  
Content, ou non content, quel sujet vous attire ?  
Et quel homme êtes-vous ?  
Crispin.  
J' aurois peine à le dire.  
J' ai fait tant de métiers, d' après le naturel,  
que je puis m' appeler un homme universel.  
J' ai couru l' univers ; le monde est ma patrie :

p220

faute de revenu, je vis de l' industrie,  
comme bien d' autres font ; selon l' occasion,  
quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.  
J' ai servi volontaire un an dans la marine ;  
et me sentant le coeur enclin à la rapine,  
après avoir été dix-huit mois flibustier,  
un mien parent me fit apprenti maltôtier.  
J' ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne ;  
et j' étois miquelet dans les guerres d' Espagne.  
Albert.  
Voilà bien des métiers !  
(à part.)  
du bas jusques en haut,  
cet homme me paroît avoir l' air d' un maraud.  
(haut.)  
que faites-vous ici ? Parlez.  
Crispin.  
Je me retire.  
Albert.  
Non, non ; il faut parler.  
Crispin, à part.  
Je ne sais que lui dire.  
Albert.  
Vous me portez tout l' air d' être de ces fripons  
qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.  
Crispin.  
Vous me connoissez mal ; j' ai d' autres soins en tête.  
Tandis que le hasard dans ce séjour m' arrête,  
ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,

p221

je m' amuse à chercher des simples dans ces lieux.

Des simples ?

Crispin.

Oui, monsieur. Tout le temps de ma vie,  
j' ai fait profession d' exercer la chimie.

Tel que vous me voyez, il n' est guère de maux  
où je ne sache mettre un remède à propos ;  
pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère ;  
on m' a même accusé d' avoir un caractère.

Il ne s' en est fallu qu' un degré de chaleur  
pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

Albert.

Cet habit cependant n' est pas de compétence.

Crispin.

Vous savez que l' habit ne fait pas la science ;  
et je ne serois pas réduit d' être valet,  
si je n' avois eu bruit avec le châtelet.

Mais un jour, on verra triompher l' innocence.

Albert.

Vous avez, dites-vous ? ...

Crispin.

Voyez la médisance !

Certain jour, me trouvant le long d' un grand chemin,  
moi troisième, et le jour étant sur son déclin,  
en un certain borbier j' aperçus certain coche :  
en homme secourable aussitôt je m' approche ;  
et pour le soulager du poids qui l' arrêtoit,  
j' ôtai des magasins les paquets qu' il portoit.

p222

On a voulu depuis, pour ce trait charitable,  
de ces paquets perdus me rendre responsable :  
le prévôt s' en mêloit ; c' est pourquoi mes amis  
me conseillèrent tous de quitter le pays.

Albert.

C' est agir prudemment en affaires pareilles.

Crispin.

J' arrive de la guerre, où j' ai fait des merveilles.

Les Ardennes m' ont vu soutenir tout le feu,  
et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.

J' ai, dans le Milanois, payé de ma personne.

Savez-vous bien, monsieur, que j' étois dans Crémone ?

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux  
que voulez-vous enfin de moi ?

Crispin.

Ce que je veux ?

Albert.

Oui.

Crispin.

Rien. Je crois qu' on peut, quoique l' on en raisonne,  
se promener ici, sans offenser personne.

Albert.  
Oui : mais il ne faut pas trop long-temps y rester.  
Serviteur.  
Crispin.  
Serviteur. Avant de nous quitter,  
dites-moi, s' il vous plaît, monsieur, à qui peut être  
le château que voilà ?

p223

Albert.  
Mais..., il est à son maître.  
Crispin.  
C' est parler comme il faut. Vous répondez si bien,  
que l' on ne peut sitôt quitter votre entretien.  
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte,  
y serons-nous bientôt ?  
Albert.  
Si vous allez bien vite.  
Crispin, à part.  
Cet homme n' aime pas les conversations.  
(haut.)  
pour finir en un mot toutes mes questions,  
je pars ; et dites-moi quelle heure il pourroit être.  
Albert.  
La demande est plaisante ! à ce qu' on peut connoître,  
vous me croyez ici mis, comme les cadrans,  
pour, du haut d' un clocher, montrer l' heure aux passants :  
allez l' apprendre ailleurs ; partez : je vous conseille  
de ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.  
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.  
Adieu : bonjour.

ACTE 1 SCENE 6

Crispin, seul.  
Cet homme a bien de l' air d' un ours.  
Par ma foi, ce début commence à m' interdire.  
Le vieillard me paroît un peu sujet à l' ire :

p224

pour en venir à bout, il faudra batailler :  
tant mieux ; c' est où je brille, et j' aime à ferrailer.

ACTE 1 SCENE 7

éraste, Crispin.

Crispin.

Mais j' aperçois mon maître.

éraste.

Eh bien ! Quelle nouvelle,  
cher Crispin ? Dans ces lieux as-tu vu cette belle ?

As-tu vu ce tuteur ? Et vois-tu quelque jour,  
quelque rayon d' espoir, qui flatte mon amour ?

Crispin.

à vous dire le vrai, ce n' étoit pas la peine  
de venir de Milan ici tout d' une haleine,  
pour nous en retourner d' abord du même train ;  
vous pouviez m' épargner le travail du chemin.

Ah ! Que ce Mont Cenis est un pas ridicule !

Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule  
me jeta par malice, en ce trou si profond ?

Je fus près d' un quart d' heure à rouler jusqu' au fond.

éraste.

Ne badine donc point ; parle d' autre manière.

Crispin.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,  
je vous dirai, monsieur, que j' ai vu le jaloux,  
qui m' a reçu d' un air qui tient de l' aigre-doux.

p225

Il faudra du canon pour emporter la place.

éraste.

Nous en viendrons à bout, quoi qu' il dise et qu' il fasse ;  
et je ne prétends point abandonner ces lieux,  
que je ne sois nanti de l' objet de mes vœux.

L' amour, de ce brutal, vaincra la résistance.

Crispin.

J' aurois pour le succès assez bonne espérance,  
si de quelque argent frais nous avions le secours :  
c' est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

éraste.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,  
a trente mille écus de bon bien en partage :  
qu' une autre avec tout l' or qui séduiroit tes yeux.

Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,  
son image en mon coeur est tellement gravée,  
que rien ne pourra plus en effacer les traits.

Nos deux coeurs, qui sembloient l' un pour l' autre être  
faits,

goûtoient de cet amour l' heureuse intelligence,  
quand ma mère mourut. Dans cette décadence,  
albert, ce vieux jaloux, que l' enfer confondra,  
par avis de parents d' Agathe s' empara.

Je ne le connois point ; et lui, comme je pense,  
de moi, ni de mon nom, n' a nulle connoissance.

On m' a dit qu' il étoit d' un très fâcheux esprit,

défiant, dur, brutal.  
Crispin.  
Et l' on vous a bien dit.

p226

Il faut savoir d' abord si dans la forteresse  
nous nous introduirons par force ou par adresse ;  
s' il est plus à propos, pour nos desseins conçus,  
de faire un siège ouvert ou former un blocus.  
éraste.  
Tu te sers à propos des termes militaires ;  
tu reviens de la guerre.  
Crispin.  
En toutes les affaires,  
la tête doit toujours agir avant le bras.  
Ce n' est pas d' aujourd' hui que je vois des combats :  
j' ai même déserté deux fois dans la milice.  
Quand on veut, voyez-vous, qu' un siège réussisse,  
il faut, premièrement, s' emparer des dehors ;  
connoître les endroits, les foibles et les forts.  
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,  
on ouvre la tranchée, on canonne la place,  
on renverse un rempart, on fait brèche ; aussitôt  
on avance en bon ordre, et l' on donne l' assaut ;  
on égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille :  
c' est de même à peu près quand on prend une fille ;  
n' est-il pas vrai, monsieur ?  
éraste.  
à quelque chose près.  
La suivante Lisette est dans nos intérêts.  
Crispin.  
Tant mieux. Plus dans la ville on a d' intelligence,  
et plus pour le succès on conçoit d' espérance.  
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,

p227

il est toute la nuit arrivé du secours ;  
lui faire des signaux pour lui faire comprendre...  
éraste.  
Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre ;  
et pour ne point donner des soupçons dangereux,  
évitons de rester plus long-temps en ces lieux.

ACTE 1 SCENE 8

Crispin, seul.

Moi, comme ingénieur et chef d'artillerie,  
je vais voir où je dois placer ma batterie  
pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt  
à nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

## ACTE 2 SCENE 1

p228

Albert, seul.  
Un secret confié, dit un excellent homme  
(j'ignore son pays et comment il se nomme),  
c'est la chose à laquelle on doit plus regarder,  
et la plus difficile en ce temps à garder :  
cependant, n'en déplaie à ce docteur habile,  
la garde d'une fille est bien plus difficile.  
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,  
qui doit à mon dessein promptement s'employer.  
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,  
de peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :  
il faut les appeler, afin qu'à son plaisir  
l'ouvrier libre et seul puisse agir à loisir.  
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,  
il faudra les résoudre à prendre patience.  
Holà, quelqu'un.

## ACTE 2 SCENE 2

p229

Agathe, Lisette, Albert.  
Albert.  
Venez, sous ces arbres épais,  
pendant quelques moments, prendre avec moi le frais.  
Lisette, à Albert.  
Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable  
vous rend l'accueil si doux, et l'humeur si traitable ?  
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,  
nous sortons aujourd'hui pour la première fois.  
Albert.  
Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :  
le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.  
Agathe, à Albert.  
Sous quelque autre climat que je sois avec vous,  
l'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux.

Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire,  
quand je suis près de vous, plus que je ne respire.  
Albert, à Agathe.

Mon coeur à ce discours se pâme de plaisirs.  
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

Agathe.

Les filles, d' ordinaire assez dissimulées,  
font, au seul nom d' époux, d' abord les réservées,  
masquent leurs vrais desirs, et répondent souvent  
n' aimer d' autre parti que celui du couvent :

p230

pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,  
qui ne trouve en cela ni crime ni foiblesse,  
j' ai le coeur plus sincère, et je vous dis sans fard,  
que j' aspire à l' hymen, et plus tôt que plus tard.

Lisette.

C' est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,  
de vouloir se soustraire au joug du mariage,  
et de se retrancher du nombre des vivants ?

Il étoit des maris bien avant des couvents ;  
et je tiens, moi, qu' il faut suivre, en toute méthode,  
et la plus ancienne, et la plus à la mode.

Le parti d' un époux est le plus ancien,  
et le plus usité ; c' est pourquoi je m' y tien.

Albert.

En personnes d' esprit vous parlez l' une et l' autre.

Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre :

je veux me marier. Riche comme je suis,  
on me vient tous les jours proposer des partis  
qui paroissent pour moi d' un très grand avantage :  
mais je réponds toujours qu' un autre amour m' engage ;  
(à Agathe.)

que mon coeur, prévenu de ta rare beauté,  
pour toi seule soupire, et que, de ton côté,  
tu n' adores que moi.

Agathe.

Comment donc !

Albert.

Oui, mignonne,  
j' ai déclaré l' amour qui pour moi t' aiguillonne.

p231

Agathe.

Vous avez, s' il vous plaît, dit...

Albert.

Qu' au fond de ton coeur,

pour moi tu nourrissois une sincère ardeur.  
Agathe.  
Votre discrétion vraiment ne paroît guère.  
Albert.  
On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.  
Agathe.  
Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.  
Albert.  
Et pourquoi, mon enfant ?  
Agathe.  
C' est que rien n' est si faux,  
et qu' on ne peut mentir avec plus d' impudence.  
Albert.  
Vous ne m' aimez donc pas ?  
Agathe.  
Non : mais, en récompense,  
je vous hais à la mort.  
Albert.  
Et pourquoi ?  
Agathe.  
Qui le sait ?  
On aime sans raison, et sans raison on hait.  
Lisette, à Albert.  
Si l' aveu n' est pas tendre, il est du moins sincère.

p232

Albert, à Agathe.  
Après ce que j' ai fait, basilic, pour vous plaire !  
Lisette.  
Ne nous emportons point ; voyons tranquillement  
si l' amour vous a fait un objet bien charmant.  
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;  
elle a l' esprit bien fait, et vous l' humeur revêche ;  
elle n' a pas seize ans, et vous êtes fort vieux ;  
elle se porte bien, vous êtes catarrheux ;  
elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;  
vous n' en avez plus qu' une, encore branle-t-elle,  
et doit être emportée à la première toux :  
à quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?  
Albert.  
Si j' ai pris pour lui plaire une inutile peine,  
je veux, parlasambleu, mériter cette haine,  
et mettre en sûreté ses dangereux appas.  
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,  
loin de tous damoiseaux, où de son arrogance  
elle aura tout loisir de faire pénitence.  
Allons, vite, marchons.  
Agathe.  
Où voulez-vous aller ?  
Albert.  
Vous le saurez tantôt ; marchons sans tant parler.

ACTE 2 SCENE 3

p233

éraste, Albert, Agathe, Lisette, Crispin.  
éraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.  
Albert, à part.  
Quel triste contre-temps dans cette conjoncture !  
Au diable le fâcheux, et sa sottise figure !  
(haut, à éraste.)  
souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi ?  
Lisette, bas, à Agathe.  
C'est éraste.  
Agathe, bas.  
Paix donc, je le vois mieux que toi.  
(éraste continue à saluer.)  
Albert.  
à quoi servent, monsieur, les façons que vous faites ?  
Parlez donc ; je suis las de toutes ces courbettes.  
éraste.  
étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,  
vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.  
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue :  
lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,  
attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,  
je viens y respirer un air délicieux.  
Albert.  
Vous vous trompez, monsieur ; l'air qu'ici l'on respire

p234

est tout-à-fait malsain : je dois même vous dire  
que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,  
et qu'il est dangereux et mortel aux passants.  
Agathe.  
Hélas ! Rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,  
je languis nuit et jour dans un cruel martyre.  
Crispin.  
Que l'on me donne à moi toujours du même vin  
que celui que notre hôte a percé ce matin,  
et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,  
de pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.  
éraste.  
On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,  
et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.  
Albert.  
Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,  
cherchez un autre lieu pour votre promenade.  
éraste.  
Cet objet que le ciel a pris soin de parer,  
cette vue où mon oeil se plaît à s'égarer,  
enchante mes regards ; et jamais la nature  
n'étala ses attraits avec tant de parure.  
Mon coeur est amoureux de ce qu'on voit ici.

Albert.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi :  
mais vous emploieriez mieux la fin de la journée :  
votre chaise à présent doit être accommodée ;  
votre présence ici ne fait aucun besoin :  
partez ; vous devriez être déjà bien loin.

p235

éraste.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

Albert.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,  
je vais vous écouter avec attention.

(à Agathe et à Lisette.)

rentrez, rentrez.

Lisette.

Monsieur...

Albert.

Eh ! Rentrez, vous dit-on.

éraste.

Je me retirerai plutôt que d'être cause  
que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

Agathe.

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,  
différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,  
et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.

Les chemins sont mal sûrs.

Albert.

Que de cérémonie !

(Agathe rentre.)

ACTE 2 SCENE 4

p236

Albert, Lisette, éraste, Crispin.

Albert, à Lisette.

Allons, vite, rentrons.

Lisette.

Oui, oui, je rentrerai :

mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai  
que le ciel enverra quelque honnête personne  
pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.

Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,  
nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.

à tout homme en ce lieu l'entrée est interdite :

tout, dans cette maison, est sujet à visite.  
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.  
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin :  
jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.  
Albert, lui mettant la main sur la bouche, et la faisant  
rentrer.  
Ah ! Je t'arracherai ta langue de vipère.

## ACTE 2 SCENE 5

Albert, éraste, Crispin.  
Albert, bas.  
Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,  
pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.  
Leurs plaintes et leurs cris me toucheroient peut-être.

p237

(haut.)  
çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître :  
mais surtout soyez bref.  
éraste.  
Je suis fâché, vraiment,  
que pour moi votre fille ait un tel traitement.  
Albert.  
Qu'est-ce à dire, ma fille ?  
éraste.  
Est-ce donc votre femme ?  
Albert.  
Cela sera bientôt.  
éraste.  
J'en suis ravi dans l'ame.  
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,  
et vous faites fort bien de lui tenir la main.  
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.  
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes ! ...  
j'empêcherai, parbleu, que celle que je prends  
ne suive la manière et le train de ce temps.  
Crispin.  
Ah ! Que vous ferez bien ! Je suis si soûl des femmes ! ...  
et je suis si ravi, quand quelques bonnes ames  
se servent de main-mise un peu de temps en temps...  
Albert.  
Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.  
éraste.  
Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme,

p238

qu' un homme qui s' endort sur la foi d' une femme ;  
qui, sans être jamais de soupçons combattu,  
compte tranquillement sur sa frêle vertu ;  
croit qu' on fit pour lui seul une femme fidèle.

Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle ;  
suivre partout ses pas ; l' enfermer, s' il le faut ;  
quand elle veut gronder, crier encor plus haut.  
Et malgré tous les soins dont l' amour nous occupe,  
le plus fin, tel qu' il soit, en est toujours la dupe.

Albert.

Nous sommes un peu grecs sur ces matières-là ;  
qui pourra m' attraper, bien habile sera.

Chaque jour, là-dedans, j' invente quelque adresse  
pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.  
Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,  
débonnaires maris, doucereux courtisans,  
abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville  
des femmes dont l' époux soit d' un accès facile,  
publier que je suis un brutal, un jaloux ;  
dans le fond de mon coeur je me rirai de vous.  
éraste.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre  
pour avoir plus qu' un autre un coeur sensible et tendre ?  
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.  
Bien des gens cependant raisonnent autrement.

p239

Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,  
est plutôt le tyran que l' amant d' une belle :  
sans relâche agité de fureur et d' ennui,  
il ne met son plaisir que dans le mal d' autrui.  
Insupportable à tous, odieux à lui-même,  
chacun à le tromper met son plaisir extrême,  
et voudroit qu' on permît d' étouffer un jaloux,  
comme un monstre échappé de l' enfer en courroux.  
C' est dans le monde ainsi qu' on parle d' ordinaire :  
mais pour moi, je soutiens un parti tout contraire,  
et dis qu' un galant homme, et qui fait tant d' aimer,  
par de jaloux transports peut se voir animer,  
céder à ce penchant, et qu' il faut, dans la vie,  
assaisonner l' amour d' un peu de jalousie.

Albert.

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit,  
je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,  
pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

Crispin.

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous satisfaire,  
je vous l' écrirai tout, sans qu' il vous coûte rien.

Albert, l' arrêtant.

Je vous suis obligé ; je m' en souviendrai bien.

Vous n' avez pas, je crois, autre chose à me dire :  
voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.  
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments ;  
et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

## ACTE 2 SCENE 6

p240

Lisette, éraste, Albert, Crispin.

Lisette.

Au secours ! Aux voisins ! Quel accident terrible !  
Quelle triste aventure ! Ah ciel ! Est-il possible ?  
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir ?  
Le coup est trop mortel ; je n' en puis revenir.

Albert.

Qu' est-il donc arrivé ?

Lisette.

La plus rude disgrâce...

Albert.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

Lisette.

Agathe...

éraste.

Eh bien ! Agathe ?

Lisette.

Agathe, en ce moment,  
vient de devenir folle, et tout subitement.

Albert.

Agathe est folle !

éraste.

Ah ciel !

Albert.

Cela n' est pas croyable.

p241

Lisette.

Ah ! Monsieur, ce malheur n' est que trop véritable.  
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler  
ce maudit serrurier, venu pour nous griller ;  
qu' elle a vu ces barreaux et ces grilles paroître,  
dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,  
j' ai, dans le même instant, vu ses yeux s' égarer,  
et son esprit frappé soudain s' évaporer.  
Elle tient des discours remplis d' extravagance ;  
elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.

Elle prend un habit, puis le change soudain  
avec ce qu' elle peut rencontrer sous sa main.  
Tout-à-l' heure elle a mis, dans votre garde-robe,  
votre large calotte et votre grande robe ;  
puis prenant sa guitare, elle a, de sa façon,  
chanté différents airs en différent jargon.  
Enfin, c' est cent fois pis que je ne puis vous dire :  
on ne peut s' empêcher d' en pleurer et d' en rire.  
érase.  
Qu' entends-je ? Juste ciel !  
Albert.  
Quel funeste malheur !  
Lisette.  
De ce triste accident vous êtes seul l' auteur ;  
et voilà ce que c' est que d' enfermer les filles !  
Albert.  
Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

p242

Lisette.  
J' ai voulu dans sa chambre un moment l' enfermer ;  
c' étoit des hurlements qu' on ne peut exprimer :  
de rage elle battoit les murs avec sa tête.  
J' ai dit qu' on ouvre tout, et qu' aucun ne l' arrête.  
Mais je la vois venir.

## ACTE 2 SCENE 7

Agathe, Albert, érase, Lisette, Crispin.  
Lisette.  
Hélas ! à tout moment  
elle change de forme et de déguisement.  
Agathe, en habit de scaramouche, avec une guitare,  
faisant le musicien, chante :  
toute la nuit entière,  
un vieux vilain matou  
me guette sur la gouttière.  
Ah ! Qu' il est fou !  
Ne se peut-il point faire  
qu' il s' y rompe le cou ?  
érase, bas, à Crispin.  
Malgré son mal, Crispin, l' aimable et doux visage !  
Crispin, bas.  
Je l' aimerois encor mieux qu' une autre plus sage.  
Agathe chante.  
Ne se peut-il point faire  
qu' il s' y rompe le cou ?

Vous êtes du métier ? Musiciens, s'entend ;  
fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant :  
je suis, ainsi que vous, membre de la musique,  
enfant de *g ré sol* ; et de plus, je m'en pique ;  
d'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.  
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,  
parcequ'il est de moi, je veux, sans complaisance,  
que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

Albert.

Ah ! Ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

Lisette.

Qui le sait mieux que moi ? Ne vous l'ai-je pas dit ?

(Agathe chante un petit prélude.)

Crispin.

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

Albert.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

Agathe.

J'aime les gens de l'art.

(elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement,  
et laisse baiser l'autre à éraste.)

touchez là, touchez là.

L'air que vous entendez est fait en *a mi la* ;

c'est mon ton favori : la musique en est vive,  
bizarre, pétulante, et fort récréative ;

les mouvements légers, nouveaux, vifs et pressés.

L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,  
pour détremper un peu l'humeur mélancolique  
d'un homme dès long-temps au lit paralytique :

dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,  
trois sages médecins venus dans la maison,  
la garde, le malade, un vieil apothicaire  
qui venoit d'exercer son grave ministère,  
sans respect du métier, se prenant par la main,  
se mirent à danser jusques au lendemain.

Crispin, à éraste.

Voir une faculté faire en rond une danse,  
et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,  
cela doit être beau, monsieur !

éraste, bas, à Crispin.

Quoi ! Malheureux,

tu peux rire, et la voir en cet état affreux !

Agathe.

Attendez... doucement... mon démon de musique  
m'agite, me saisit... je tiens du chromatique.

Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...

ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.  
Je sens qu' en tons heureux ma verve se dégorge.  
(elle tousse beaucoup, et crache au nez d' Albert.)  
pouah ! C' est un diésis que j' avois dans la gorge.  
Or donc, dans le *duo* dont il est question,  
vous y verrez du vif et de la passion :  
je réussis des mieux et dans l' un et dans l' autre.  
(elle donne un papier de musique à Albert, et une  
lettre à éraste.)  
voilà votre partie ; et vous, voilà la vôtre.  
(elle tousse pour se préparer à chanter.)

p245

Crispin.  
écartons-nous un peu ; je crains les diésis.  
Lisette, à part.  
Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.  
Albert.  
Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.  
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t' aime.  
Agathe.  
Parbleu, vous chanterez.  
Albert.  
Eh bien ! Je chanterai ;  
et, si c' est ton desir encor, je danserai.  
éraste, ouvrant son papier, à part.  
Une lettre, Crispin.  
Crispin, bas, à éraste.  
Ah ! Ciel ! Quelle aventure !  
Le maître de musique entend la tablature.  
Agathe.  
çà, comptez bien vos temps, pour partir ; cette fois  
c' est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, trois.  
(elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure  
sur la tête d' Albert, et frappe du pied sur le sien  
avec colère.)  
partez donc, partez donc, musicien barbare,  
ignorant par nature, ainsi que par bécarre.  
Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,  
t' a donné de ton art les premières leçons ?  
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire ?  
Albert.  
Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,

p246

que je n' ai point l' honneur d' être musicien.  
Agathe.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,  
interrompre un concert où ta seule présence  
cause des contre-temps et de la discordance ?  
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,  
et se mêler au chant des tendres rossignols ?  
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,  
troubla-t-il des serins l' agréable ramage ?  
Et jamais, dans les bois un sinistre hibou,  
pour chanter un concert, sortit-il de son trou ?  
Tu n' es et ne seras qu' un sot toute ta vie.

Crispin, à Agathe.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie :  
j' en suis sa caution.

Agathe.

Il faut que, dès ce soir,  
dans une sérénade, il montre son savoir ;  
qu' il fasse une musique, et prompte, et vive, et tendre,  
qui m' enlève.

Lisette, à Crispin.

Entends-tu ?

Crispin.

Je commence à comprendre.

C' est... comme qui diroit une fugue.

Agathe.

D' accord.

Crispin.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,

p247

et qui coûte beaucoup.

(bas à Agathe.)

nous n' avons pas un double.

Agathe, bas, à Crispin.

Nous pourrions à tout, qu' aucun soin ne vous trouble.

Éraste, à Agathe.

Vous verrez que je suis un homme de concert,

et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

Agathe chante.

(...).

(elle sort en chantant et en dansant autour d' éraste.)

ACTE 2 SCENE 8

Albert, Lisette, éraste, Crispin.

Albert.

Lisette, suivons-la, voyons s' il est possible  
d' apporter du remède à ce malheur terrible.

ACTE 2 SCENE 9

p248

Lisette, éraste, Crispin.

Lisette.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! J' ai le coeur si saisi !

Je crois que je m' en vais devenir folle aussi.

(elle sort en chantant et en dansant autour de Crispin.)

ACTE 2 SCENE 10

éraste, Crispin.

éraste, ouvrant la lettre.

Il est entré. Lisons...

" vous serez surpris du parti que je prends ; mais l' esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j' ai cru qu' il m' étoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre côté, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d' un homme que je hais autant que je vous aime. "

que dis-tu, je te prie,

de tout ce que tu vois, et de cette folie ?

Crispin.

J' admire les ressorts de l' esprit féminin,

p249

quand il est agité de l' amoureux lutin.

éraste.

Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise, nous fassions éclater quelque noble entreprise, et que nous l' arrachions, Crispin, d' un joug si dur.

Crispin.

Vous voulez l' enlever ?

éraste.

Ce seroit le plus sûr, et le plus prompt.

Crispin.

D' accord. Mais, vous rendant service, je crains après cela...

éraste.

Que crains-tu ?

Crispin.

La justice.

éraste.

C' est pour nous épouser.

Crispin.

C' est fort bien entendu.  
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.  
Éraste.  
Il me vient un dessein... tu connois bien Clitandre ?  
Crispin.  
Oui-dà.  
Éraste.  
D' un tel ami nous pouvons tout attendre :  
son château n' est pas loin ; c' est chez lui que je veux

p250

me choisir un asile en partant de ces lieux.  
Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,  
nous disposerons tout pour notre mariage.  
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,  
et nous y conduirons et l' hymen et l' amour.

#### ACTE 2 SCENE 11

Albert, éraste, Crispin.  
Albert, à éraste.  
Ah ! Monsieur, excusez l' ennui qui me possède.  
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.  
Cet homme est à vous ?  
Éraste.  
Oui.  
Albert.  
De grace, ordonnez-lui  
qu' il veuille à mon secours s' employer aujourd' hui.  
Éraste.  
Et que peut-il pour vous ? Parlez.  
Albert.  
De sa science  
il a daigné tantôt me faire confidence :  
il a mille secrets pour guérir bien des maux ;  
peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.  
Crispin.  
Oui, oui, j' en ai plus d' un, dont l' effet salutaire...  
mais vous m' avez tantôt traité d' une manière ! ...

p251

Albert, à Crispin.  
Ah ! Monsieur !  
Crispin.  
Refuser, lorsqu' on vous en prioit,  
de dire le chemin et l' heure qu' il étoit !

Albert.

Pardonnez mon erreur.

Crispin.

En nul lieu, de ma vie,  
on ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

Albert.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours  
d' un objet si charmant, sans lui donner secours ?  
(à éraste.)

monsieur, parlez pour moi.

éraste.

Crispin, je t' en conjure,  
tâche à guérir le mal que cette belle endure.

Crispin.

J' immole encor pour vous tout mon ressentiment.

(à Albert.)

oui, je veux la guérir, et radicalement.

Albert.

Quoi ! Vous pourriez ? ...

Crispin.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre  
le remède qu' il est plus à propos de suivre...  
vous me verrez tantôt dans l' opération.

p252

Albert.

Je ne puis exprimer mon obligation ;  
mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

Crispin.

Allez, je ne veux rien qu' elle ne soit guérie.

ACTE 2 SCENE 12

éraste, Crispin.

éraste.

Que veut dire cela ? Par quel heureux destin  
es-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

Crispin.

Ma foi, je n' en sais rien. Ce que je puis vous dire,  
c' est que tantôt, sa vue ayant su m' interdire  
pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,  
j' ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux ;  
que j' avois pour tous maux des secrets admirables,  
et faisais tous les jours des cures incurables ;  
et voilà justement ce qui fait son erreur.

éraste.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon coeur  
renaître en ce moment l' espérance et la joie.  
Allons nous consulter, et voir par quelle voie

nous pourrons réussir dans nos nobles projets,  
et ferons éclater ton art et tes secrets.  
Crispin.  
Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile

p253

d' entreprendre un projet, sans ce premier mobile.  
Nous sommes sans argent ; qui nous en donnera ?  
éraste, montrant sa lettre.  
L' amour y pourvoira.

ACTE 2 SCENE 13

Crispin, seul.  
L' amour y pourvoira.  
Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,  
que leurs billets d' amour soient des lettres-de-change.

ACTE 3 SCENE 1

p254

éraste, seul.  
Je ne puis revenir de tout ce que j' entends.  
Qu' une fille a d' esprit, de raison, de bon sens,  
quand l' amour une fois s' emparant de son ame,  
lui peut communiquer son génie et sa flamme !  
De mon côté, j' ai pris, ainsi que je le doi,  
tous les soins que l' amour peut attendre de moi.  
Crispin est averti de tout ce qu' il faut faire.  
Quelque secours d' argent nous seroit nécessaire.

ACTE 3 SCENE 2

Albert, éraste.  
Albert, à part.  
Je ne puis demeurer en place un seul moment.  
Je vais, je viens, je cours ; tout accroît mon  
tourment.  
Près d' elle, mon esprit, comme le sien, se trouble ;  
son accès de folie à chaque instant redouble.  
(à éraste.)  
ah ! Monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,



pour m' aider du secours que vous m' avez promis ?  
Cet homme qui tantôt m' a vanté sa science,  
veut-il de ses secrets faire l' expérience ?  
En l' état où je suis, je dois tout accorder ;  
et, lorsque l' on perd tout, on peut tout hasarder.  
éraste.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.  
On se doit en tout temps l' un à l' autre service.  
La malade aujourd' hui m' a fait trop de pitié,  
pour ne vous pas donner ces marques d' amitié.  
L' homme dont il s' agit en ces lieux doit se rendre ;  
j' ai voulu sur le mal le sonder et l' entendre.  
Mais il m' en a parlé dans des termes si nets,  
en me développant la cause et les effets,  
qu' en vérité, je crois qu' il en sait plus qu' un autre.  
Albert.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre !  
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,  
cette honnête personne exprès pour m' obliger !  
éraste.

Je ne garantis point sa science profonde,  
vous savez que ces gens, venus du bout du monde,  
pour tout genre de maux apportent des trésors :  
c' est beaucoup s' ils n' ont pas ressuscité des morts.  
Mais si l' on peut juger de tout ce qu' il peut faire  
par tout ce qu' il m' a dit, cet homme est votre affaire :  
il ne veut que la fin du jour pour tout délai.  
Si vous le souhaitez, vous en ferez l' essai.  
D' un office d' ami simplement je m' acquitte.

p256

Albert.  
Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.  
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens  
apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

### ACTE 3 SCENE 3

Lisette, éraste, Albert.  
Lisette.  
Ah ciel ! Vous allez voir bien une autre folie.  
Si cela dure encore, il faudra qu' on la lie.

### ACTE 3 SCENE 4

Agathe en vieille, Lisette, éraste, Crispin.  
Agathe.

Bonjour, mes doux amis : Dieu vous gard', mes enfants.  
Eh bien ! Qu' est-ce ? Comment passez-vous votre temps ?  
Que le ciel pour long-temps la santé vous envoie,  
vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie !  
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits ;  
il faut se divertir, c' est moi qui vous le dis.  
Éraste.  
Je la trouve charmante ; et, malgré sa vieillesse,  
on trouveroit encor des retours de jeunesse.  
Agathe.  
Ho ! Vous me regardez ! Vous êtes ébaubis

p257

de me trouver si fraîche avec des cheveux gris.  
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.  
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.  
Je sirote mon vin, quel qu' il soit, vieux, nouveau ;  
je fais rubis sur l' ongle, et n' y mets jamais d' eau.  
Je vide gentiment mes deux bouteilles.  
Lisette.  
Peste !  
Agathe.  
Oui vraiment, du champagne encor, sans qu' il en reste.  
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.  
J' ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,  
viens la Saint-Martin.  
Lisette.  
La jeunesse est complète.  
Agathe.  
Tout autant : mais je suis encore verdelette ;  
et je ne laisse pas, à l' âge où me voilà,  
d' avoir des serviteurs, et qui m' en content, dà.  
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise ?  
Les hommes d' aujourd' hui, c' est piètre marchandise,  
ils ne valent plus rien ; et pour en ramasser,  
tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.  
Éraste, bas, à Albert.  
De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?  
Albert, bas, à Éraste.  
Hélas ! Jamais. Il faut qu' on l' ait ensorcelée.  
Agathe.  
à mon âge, je vaudrais encor mon pesant d' or.

p258

Les enfants cependant m' ont beaucoup fait de tort :  
je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,  
si l' on ne m' avoit mise à treize ans en ménage.

C' est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,  
que la mettre sitôt en un péril si grand.  
Je ne me souviens pas d' avoir presque été fille.  
à vous dire le vrai, j' étois assez gentille.  
à vingt-sept ans, j' avois déjà quatorze enfants.

Lisette.

Quelle fécondité ! Quatorze !

Agathe.

Oui, tout grouillants,  
et tous garçons encor ; je n' en avois point d' autres,  
et n' en voyois aucun tourné comme les nôtres.

Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :  
les malheureux voudroient me voir à l' hôpital.

Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,  
ils m' ont, jusqu' à présent, chicané mon douaire ?

Un douaire gagné si légitimement !

Albert, à part.

Hélas ! Peut-on plus loin pousser l' égarement ?

Lisette, à part.

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

Agathe, à Albert.

J' aurois très grand besoin de quelque cent pistoles ;  
prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,  
et pour faire juger ce malheureux procès.

Albert.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te satisfaire,

p259

j' avancerai les frais, et j' en fais mon affaire.

Agathe.

Si je n' ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,  
mon unique recours sera le désespoir.

Albert.

Mais songe, mon enfant...

Agathe.

Vous êtes honnête homme :  
ne me refusez pas, de grace, cette somme.

Albert, bas, à éraste.

Je veux flatter son mal.

éraste, bas, à Albert.

Vous ferez sagement.

Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

Lisette, bas, à Albert.

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,  
à s' aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

Albert, bas.

D' accord.

Lisette, bas.

Il me souvient que vous avez tantôt  
reçu ces cent louis, ou du moins peu s' en faut ;  
quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

Albert, bas.  
Il est vrai qu' à l' instant je pourrai lui reprendre.  
(haut, à Agathe.)  
tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès  
ces cent louis prêtés donner un bon succès !

p260

Agathe, prenant la bourse.  
Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :  
mais ce secours m' étoit tout-à-fait nécessaire.  
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :  
je crois qu' à me servir il sera diligent.  
Lisette.  
Il n' y manquera pas.  
érase.  
Comptez aussi, madame,  
que je veux vous servir, et de toute mon ame.  
Agathe.  
Je reviens sur mes pas en habit plus décent,  
pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,  
solliciter mon juge, et demander justice.  
(à Albert.)  
adieu. Qu' un jour le ciel vous rende ce service !  
Qu' une veuve est à plaindre, et qu' elle a de tourments,  
quand elle a mis au jour de méchants garnements !

#### ACTE 3 SCENE 5

Lisette, érase, Albert.  
Lisette, bas, à érase, lui remettant la bourse.  
Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.  
érase, bas, à Lisette.  
J' aurai soin du procès ; je sais ce qu' il faut faire.  
Albert, à Lisette qui sort.  
Prends bien garde à l' argent.

p261

Lisette.  
N' ayez point de chagrin ;  
j' en répons corps pour corps, il est en bonne main.

#### ACTE 3 SCENE 6

Albert, érase.  
Albert.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.  
Votre homme ne vient point, et je m' impatiente.  
éraste.  
Je ne sais qui l' arrête : il devrait être ici.  
Mais je le vois qui vient ; n' ayez plus de souci.

### ACTE 3 SCENE 7

Albert, éraste, Crispin.

Albert, à Crispin.

Eh ! Monsieur, venez donc. Avec impatience  
tous deux nous attendons ici votre présence.

Crispin.

Un savant philosophe a dit élégamment :

" dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement. "

j' ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,  
pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes

réside dans la basse ou haute région :

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;

p262

et, pour mettre d' accord ces deux messieurs ensemble,  
je n' ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

Albert.

Vous voyez donc, monsieur, d' où procède son mal ?

Crispin.

Je le vois aussi net qu' à travers un cristal.

Albert.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle  
sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :

en ces lieux écartés, n' ayant nuls médecins,  
monsieur m' a conseillé de la mettre en vos mains.

Crispin.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes ;  
mais j' espère employer utilement mes peines.

Albert.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois ?

Crispin.

Moi ? Si j' en ai guéri ? Ah ! Vraiment, je le crois.

Il entre dans mon art quelque peu de magie.

Avec trois mots, qu' un juif m' apprit en Arabie,

je guéris une fois l' infante de Congo,

qui vraiment avoit bien un autre vertigo.

Je laisse aux médecins exercer leur science

sur les maux dont le corps ressent la violence :

mais l' objet de mon art est plus noble ; il guérit

tous les maux que l' on voit s' attaquer à l' esprit.

Je voudrois qu' à-la-fois vous fussiez maniaque,  
atrabilaire, fou, même hypocondriaque,

pour avoir le plaisir de vous rendre demain

p263

sage comme je suis, et de corps aussi sain.

Albert.

Je vous suis obligé, monsieur, d' un si grand zèle.

Crispin.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

Albert, l' arrêtant.

Non, s' il vous plaît, monsieur, il n' en est pas besoin ;  
et de vous l' amener je vais prendre le soin.

### ACTE 3 SCENE 8

éraste, Crispin.

éraste.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s' intéresse.

Agathe, en ton absence, avec un tour d' adresse,  
a su tirer d' Albert ces cent louis comptants.

Crispin.

Comment donc ?

éraste.

Tu sauras le tout avec le temps.

Nous avons maintenant, sans chercher davantage,  
de quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage.

Pourvu qu' un seul moment nous puissions écarter  
ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter :  
tant qu' il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

Crispin.

Reposez-vous sur moi ; je réponds de l' affaire.

Vous avez de l' esprit, je ne suis pas un sot,

p264

et la fausse malade entend à demi-mot.

éraste.

J' imagine un moyen des plus fous ; mais qu' importe !

La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.

Il faut convaincre Albert qu' avec de certains mots,  
ainsi que tu l' as dit déjà fort à propos,  
tu pourrais la guérir de cette maladie,  
si quelque autre vouloit prendre la frénésie.

Je m' offrirai d' abord à tout évènement.

Laisse-moi faire après le reste seulement :

va, si de belle peur le vieillard ne trépassé,  
il faudra, pour le moins, qu' il nous quitte la place.

Crispin.

Mais comment voulez-vous qu' Agathe à ce dessein,  
sans en avoir rien su, puisse prêter la main ?  
Éraste.

Je l' instruirai de tout, je t' en donne parole.  
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;  
et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,  
amuse le vieillard du mieux qu' il se pourra,  
pour me donner le temps d' expliquer le mystère,  
et lui dire en deux mots ce qu' elle devra faire.  
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

#### ACTE 3 SCENE 9

p265

Lisette, éraste, Albert, Crispin.

Crispin, à part.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port !

Albert.

Ah ! Messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;  
un transport martial à présent la tourmente.

De l' habit dont jadis elle couroit le bal,  
elle s' est mise en homme, à cet excès fatal.

Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,  
un bonnet de dragon, un large cimenterre.

Elle ne parle plus que de sang, de combats :  
mon argent doit servir à lever des soldats ;  
elle veut m' enrôler.

#### ACTE 3 SCENE 10

Albert, éraste, Agathe, Lisette, Crispin.

Agathe, en justaucorps, avec un bonnet de dragon.

Morbleu, vive la guerre !

Je ne puis plus rester inutile sur terre.

Mon équipage est prêt.

p266

(à éraste.)

ah ! Marquis, en ce lieu

je te trouve à propos, et viens te dire adieu.

J' ai trouvé de l' argent pour faire ma campagne ;  
et cette nuit enfin je pars pour l' Allemagne.

Albert.

Ciel ! Quel égarement !

Agathe.  
Parbleu ! Les officiers  
sont malheureux d' avoir affaire aux usuriers :  
pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,  
il faut plus s' intriguer, et plus jouer de rôles !  
Celui qui m' a prêté son argent, je le tien  
pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien  
que l' on puisse trouver en affaires pareilles :  
je voudrais que quelqu' un m' apportât ses oreilles.  
Enfin me voilà prêt d' aller servir le roi ;  
il ne tiendra qu' à toi de partir avec moi.

éraste.  
Partout où vous irez, je suis de la partie.  
(bas, à Albert.)  
il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

Agathe.  
Je quitte avec plaisir l' étendard de l' amour.  
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.  
J' ai mille qualités, de l' esprit, des manières ;  
je sais l' art de réduire aisément les plus fières.  
Mais quoi ! Que voulez-vous ? Je ne suis point leur fait,  
le beau sexe sur moi ne fit jamais d' effet.

p267

La gloire est mon penchant, cette gloire inhumaine  
à son char éclatant en esclave m' enchaîne.  
Ce pauvre sexe meurt et d' amour et d' ennui,  
sans que je sois tenté de rien faire pour lui.  
Plus de délais : je cours où la gloire m' appelle.  
(à Crispin.)  
amène mes chevaux. L' occasion est belle ;  
partons, courons, volons.  
(éraste parle bas à Agathe.)  
Crispin, à Albert.  
Je ne la quitte pas,  
et suis prêt à la suivre au milieu des combats.  
(Albert surprend éraste parlant bas à Agathe.)  
éraste, à Albert.  
J' examinerois ses yeux. à ce qu' on peut comprendre,  
quelque accès violent sans doute va la prendre,  
lequel sera suivi d' un assoupissement :  
ordonnez qu' on apporte un fauteuil vite.  
Agathe.  
Qu' il me tarde déjà d' être au champ de la gloire !  
D' aller aux ennemis arracher la victoire !  
Que de veuves en deuil ! Que d' amantes en pleurs !  
Enfants, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.  
Je vois dans vos regards briller votre courage.  
Que tout ressente ici l' horreur et le carnage.  
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon :  
frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.

Les coquins n' oseroient soutenir notre vue.  
Ah ! Marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ; tue.  
(elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.)

p268

Crispin.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

Albert.

Sans espoir de retour elle a l' esprit perdu.

Crispin.

Tout se prépare bien ; je la vois qui repose.

(il parle à l' écart à Albert, tandis qu' éraste parle  
bas à Agathe.)

son mal, à mon avis, ne provient d' autre chose  
que d' une humeur contrainte, un esprit irrité,  
qui veut avec effort se mettre en liberté.

Quelque démon d' amour a saisi son idée.

Lisette.

Comment ! La pauvre fille est-elle possédée !

Crispin.

Ce démon violent, dont il la faut sauver,  
est bien fort, et pourroit dans peu nous l' enlever.

Si j' avois un sujet, dans cette maladie,  
en qui je fesse entrer cet esprit de folie,  
je vous répondrais bien...

Albert.

Lisette est un sujet

qui, sans aller plus loin, vous servira d' objet.

Lisette.

Je vous baise les mains, et vous donne parole  
que je n' en ferai rien : je ne suis que trop folle.  
éraste, à Crispin.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

Crispin.

Malepeste ! Ceci n' est pas un jeu d' enfant.

p269

On ne sauroit agir avec trop de prudence.

Quand dans le corps d' un homme un démon prend séance,  
je puis, sans me flatter, l' en tirer aisément ;  
mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.  
éraste, à Albert.

Pour savoir aujourd' hui jusqu' où va sa science,  
je veux bien me livrer à son expérience.

Je commence à douter de l' effet ; et je croi  
qu' il s' est voulu moquer et de vous et de moi.

Je veux l' embarrasser.

Crispin.

Moi, je veux vous confondre,

et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.

Mettez-vous auprès d' elle. Eh ! Non ; comme cela,  
un genou contre terre, et vous tenez bien là,  
toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,  
votre main dans la sienne étroitement serrée.

(à Albert.)

ne consentez-vous pas qu' il lui donne la main,  
pour que l' attraction se fasse plus soudain ?  
Albert.

Oui, je consens à tout.

Crispin.

Tant mieux. Sans plus attendre,  
vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.  
(il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux  
amants, en disant,)  
microc, salam, hypocrata.

p270

Agathe, se levant de son fauteuil.

Ciel ! Quel nuage épais se dissipe à mes yeux !  
éraste, se levant.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

Agathe.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !  
éraste.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !

Quels abîmes profonds s' entr' ouvrent sous mes pas !

Quel dragon me poursuit ! Ah ! Traître, tu mourras :

d' un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(il poursuit Albert l' épée à la main.)

Crispin, se mettant au-devant d' éraste, à Albert.

Ah ! Monsieur, évitez sa rage furibonde.

Sauvez-vous, sauvez-vous.

éraste.

Laissez-moi de son flanc

tirer des flots mêlés de poison et de sang.

Crispin, retenant éraste.

Aux accès violents dont son coeur se transporte,

je vois que j' ai donné la dose un peu trop forte.

éraste.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

Crispin, de même.

N' auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,

de bon esprit de vin, des gouttes d' Angleterre,

pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?

Il s' en va m' échapper.

p271

Albert, tirant sa clef.

Oui, j' ai ce qu' il lui faut.

Lisette, tiens ma clef ; va, cours vite là-haut ;

prends la fiole où...

Lisette.

Je crains en ce désordre extrême,  
de faire un *quiproquo* ; vous feriez mieux vous-même.  
Crispin, de même.  
Courez donc au plus tôt. Laissez-vous périr  
un homme qui, pour vous, s' est offert à mourir ?  
Lisette, poussant Albert.  
Allez vite ; allez donc.  
Albert, sortant.  
Je reviens tout-à-l' heure.

#### ACTE 3 SCENE 11

éraste, Agathe, Lisette, Crispin.  
éraste.  
Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.  
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas  
de quel côté l' amour aura tourné nos pas.  
Agathe.  
Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.  
Lisette.  
Vive, vive Crispin ! Et *vivat* la folie !  
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,  
et le laissons tout seul exhaler son transport.

#### ACTE 3 SCENE 12

p272

Albert, seul, tenant une fiole.  
J' apporte un élixir d' une force étonnante...  
mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m' épouvante ?  
Lisette ! Agathe ! ô ciel ! Tout est sourd à mes cris.  
Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?  
Au voleur ! à la force ! Au secours ! Je succombe.  
Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe.  
Par leur feinte folie ils m' ont enfin séduit ;  
et moi seul en ce jour j' avois perdu l' esprit.  
Voilà de mon amour la suite ridicule.  
Ah ! Maudite bouteille, et vieillard trop crédule !  
Allons, suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.  
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.  
Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre  
que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,  
de tous les gens de bien tu dois être maudit ;  
je te rends pour jamais au diable qui te fit.



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)